

Isée

Le visage illuminé de Petra quand je lui monte son repas après le départ de Martin contraste fortement avec la mélancolie qui m'enserre. L'amour lui va bien, apporte des couleurs qui n'existaient pas ses joues, amène un nouvel éclat dans ses yeux.

- Cette visite a l'air de te rendre heureuse.

Petra ne répond pas tout de suite et j'observe l'angoisse qui tente d'éteindre la brillance du regard.

- Oh Isée, j'ai si peur de ce qui m'arrive.
- Tu as peur de tomber amoureuse.

Petra hoche la tête avec résignation.

- Je ne sais pas aimer et je ne saurais jamais.
- Personne ne sait aimer, on fait tous comme on peut.
- Toi tu sais aimer.
- Comme tout le monde, je fais ce que je peux. De quoi as-tu peur ? de la souffrance quand on aime plus ? de ne pas être exactement comme il te voit ? qu'il ne soit pas comme tu voudrais qu'il soit ? Tu as peur de te montrer à nu devant un homme qui était un inconnu il y a encore quelques semaines ?
- Arrête Isée. En t'écoutant, je trouve encore plus de raisons d'avoir peur. Je n'avais même pas pensé à tout ça.
- Tu n'as aucune raison d'avoir peur. L'amour rend heureux un temps et puis finit par faire souffrir. Quand on n'arrête pas de s'aimer, il finit par faire souffrir à la mort de l'un des deux.
- Je ne crois pas en l'amour toujours.
- C'est pas grave, ça ne doit pas t'empêcher d'aimer. On aime quelqu'un pour certaines raisons et on finit par le détester pour ces mêmes raisons parfois. Le fait de ne peut-être plus l'aimer un jour ne doit pas t'arrêter, pas plus que le fait que ce soit lui qui ne t'aime plus.
- Je ne veux plus souffrir plus.
- S'enfermer dans le non amour est une souffrance. Refuser d'aimer te fera souffrir aussi. Il faut toujours se jeter à l'eau quand il s'agit d'amour.

Je n'ai pas entendu Philippe qui vient de surgir derrière moi. C'est la première fois qu'il monte voir Petra depuis qu'elle est ici.

- On se jette à l'eau, on est heureux quelques temps puis malheureux. On se jure de ne plus aimer et puis on se jette de nouveau à l'eau et tout recommence, dit Philippe. C'est pas grave, c'est si bon les débuts des histoires d'amour. On ne voudrait que vivre cela.
- Parfois, c'est bon après aussi. N'exagère pas Philippe.
- Je sais mais ce n'est plus la douce euphorie des premières semaines. Ce n'est plus tout à fait pareil.
- Je suis nulle pour aimer, déclare Petra.
- On en est tous au même point, soupire Philippe

Je regarde les deux désespérés qui me tiennent compagnie et je finis par éclater de rire. Le rire de Philippe emboîte le pas au mien et Petra qui nous regarde étonnée un moment finit par rire à son tour. C'est un fou rire libérateur de toute la tension accumulée depuis plusieurs semaines, un rire puissant qu'on laisse aller tous les trois. Notre rédemption vient avec le rire ce soir. Je ne sais plus combien de temps nous sommes restés comme cela, je ne sais plus lequel a arrêté le premier. C'est Philippe qui a prononcé les premiers mots :

- Et bien voilà, une catastrophe inimaginable nous guette et nous sommes là à tenir une conversation de comptoir sur l'amour.
- Sans amour, la vie ne mérite pas d'être vécue. A quoi bon lutter alors ?
- Tu as raison maman.
- Je crois que je vais me lever aujourd'hui.
- Ca c'est une bonne nouvelle Petra. Je suis heureuse que tu te sentes suffisamment bien pour te lever.

La maison reste enjouée toute la journée. C'est à certains moments comme un engouement un peu feint, quand on sent la vulnérabilité d'un état de grâce qui va s'achever. Ce sont des instants fragiles et c'est la perception de cette fragilité qui les rend plus précieux encore. Petra est convalescente, convalescente de sa maladie et convalescente dans la vie. Elle apprend à sourire comme un accidenté apprend à remarcher. Elle est hésitante, mal assurée. Elle passe de l'espoir fou au découragement le plus total.

Elle passe un long moment dans l'atelier à regarder Philippe travailler. Elle déclare ne pas bien comprendre ce qui peut l'absorber autant dans ses vieux morceaux de bois puis avoue qu'il a l'air d'y prendre autant de plaisir qu'elle dans son labo. Philippe l'écoute avec complaisance. Lui qui n'appréciait que très modérément la présence de Petra chez lui semblait l'accepter avec facilité. Petra nous déclare qu'elle aurait adoré avoir un frère mais qu'elle était fille unique. Puis elle nous affirme que son frère aurait été un être encore plus détestable qu'elle, qui serait très certainement resté travailler à l'abattoir familial. J'aurais bien aimé avoir un autre enfant me dis-je. Enfin ça n'a jamais été un besoin impérieux non plus parce que si j'avais vraiment eu envie d'un autre enfant je l'aurais fait. J'aurais simplement aimé qu'on forme moins un couple avec Philippe, j'aurais voulu des après-midi comme celui-ci où on aurait été un trio au lieu du duo. J'aurais pu aussi ne pas avoir d'enfant. Ça n'a jamais été une nécessité vitale pour moi la maternité. Philippe le sait et ne me juge pas. Je me souviens qu'il avait pris ma défense un jour où ayant déclaré ce fait devant mes ex beaux-parents, je me faisais lyncher pour outrage aux pensées correctes. Philippe avait déclaré que le fait de ne pas trouver la maternité indispensable à mon épanouissement en tant que femme ne faisait pas de moi une mauvaise mère. Il savait que je l'aimais et que j'étais heureuse de l'avoir. Je me demande ce que serait Petra si elle avait été ma fille. Sa santé mentale serait-elle meilleure ? Je ne sais pas. Je pense à tous les vibromasseurs que j'ai aperçus dans sa chambre. Je n'ai pas été choqué à leur vue, celle-ci m'a juste attristée. J'aime trop le sexe et les hommes pour bien comprendre le plaisir qu'offrent ces petits objets.

Ce rire salvateur du matin nous maintint sur le fil ténu du bonheur fugitif pour la journée. Nous avons décidé qu'aujourd'hui était une journée joyeuse et nous nous y tîmes jusqu'au soir. Le lendemain se lèverait de nouveau sur la grisaille et nous le savions tous les trois.

Si Petra n'était pas aussi joyeuse le lendemain, elle ne retourna plus jamais totalement dans ce monde artificiel qu'elle s'était créée. Elle faisait des efforts louables pour s'adapter à nos vies, acceptant même de goûter aux produits bios de Philippe. La plastification de son corps, si elle était moins rapide que les premiers jours continuait. Je la surprénais parfois, contemplant son corps avec effroi. Ses jambes et ses bras étaient bien atteints, son buste presque entièrement recouvert. Son visage restait intact. Elle ne semblait pas souffrir, ne ressentant aucune douleur physique.

Un après-midi où Philippe était bien occupé dans son atelier et où Petra apprenait les joies et les tourments de l'amour en compagnie de Martin, je décidai de retourner sur la plage. Il soufflait encore un vent angoissant et le ciel était toujours aussi barbare. La roulotte de Fabrice, le glacier était encore là, ça tombait bien, c'est lui que je souhaitais

voir. Je restais intriguée par ma première rencontre avec lui, le calme qui régnait dans sa roulotte et la statuette de Mafalda qu'il avait retrouvé. Je toquais le plus fort que pouvais à la porte, craignant qu'avec le vacarme assourdissant, il ne m'entende pas. Il ouvrit très rapidement, me laissant entrer avant de prononcer un seul mot. Je remarquais tout de suite, que la caravane comme l'autre fois semblait naviguer dans un autre monde sans pluie et sans tempête.

- Bonjour, j'attendais votre visite plus tôt. Je croyais que votre curiosité ne tiendrait pas autant.
- J'ai une invitée surprise depuis quelques jours. Je n'ai pas beaucoup eu de temps.

Fabrice est déjà en train de nous préparer un thé. Sans attendre son invitation, je m'assieds.

- Qu'est ce qui vous intrique autant Isée ?
- Mais tout. Pourquoi, il fait toujours beau dans cette roulotte ? Où et comment avez-vous retrouvé la statuette ? Avez-vous rencontré mes parents, savez vous ce qu'ils sont devenus ?
- Aure m'avait dit que vous étiez très intuitive. En effet, vous me donnez l'occasion de m'en rendre compte.
- Donc vous avez rencontré Aure ? Je savais qu'elle n'était pas morte. Et mon père vous l'avez vu aussi ?
- Oui.
- Mais où sont-ils ?
- Dans la mer sans doute. Enfin s'il en reste quelque chose.
- Ils sont vraiment morts alors ?

Fabrice éclate d'un rire franc et puissant.

- Vous pensiez quoi ? Que j'allais vous révéler que vos parents vivent cachés au Venezuela depuis tout ce temps ?
- Au Venezuela je les aurais rencontrés. J'y vis.
- Ils sont morts Isée. Ils sont juste présents autrement de par nos souvenirs et nos perceptions.
- Pourquoi fait-il toujours beau lorsqu'on regarde par les fenêtres de votre caravane ?
- Parce qu'ici nous ne sommes plus sur la plage.
- Pour quelle raison êtes-vous ici ?
- La même que vous. Pour protéger les gens du danger qui court même s'ils ne le veulent pas.
- Et vous pensez qu'on y arrivera,
- Pas pour tous. On en sauvera certains et c'est déjà ça.

Je soupire.

- Oui, c'est déjà ça.

Petra

J'ai du tordre la tête pour apercevoir un bout de la première excroissance blanche qui est apparue sur mon corps. Je n'ai pas distingué grand-chose, en revanche je l'ai touché et j'ai été tout de suite d'accord avec Isée pour trouver que cela ressemblait fort à du plastique. Je ne me suis pas plus inquiétée que ça : du plastique, j'en avais dans les seins, alors sur la peau ça ne me paraissait pas très grave. Isée s'en soucia beaucoup plus que moi. Et puis les tumeurs commencèrent à pousser comme des petits champignons sur tout mon corps. Je me refusais à consulter un dermatologue ou tout autre spécialiste. Je ne souffrais pas, c'était déjà ça. Le spécialiste que j'aurais du consulter à ce moment c'était mon psychiatre mais je m'y refusais aussi. Je garderai une reconnaissance éternelle à Isée et Philippe qui acceptèrent de garder dans leur maison une voisine revêche. Isée m'avait trouvée gisant inconsciente et du coup je laissais ma vie entre ses mains. C'est comme si je lui appartenais à présent. La bonté et la douceur de cette femme avait conquis mon cœur endormi. J'avais la vague conscience que mon attachement à Isée n'était pas très sain, trop fort, trop violent. J'avais suffisamment de lucidité pour comprendre que je ne devais pas étouffer Isée de mon affection féroce comme j'avais pu le faire avec d'autres personnes auparavant. L'amour de Martin m'offrait la possibilité de faire la balance. Je pouvais partager mon amour entre les deux mais je n'étais pas sûre d'en être capable. J'étais encore trop faible pour avoir les violentes réactions qui pouvaient me caractériser. Ma faiblesse physique me protégeait de toute attitude obsessionnelle. Je décidai donc de m'y complaire. Je mangeais peu, je ne sortais pas, je ne faisais aucun exercice. Le peu que je mangeais me dégoutait tant que je le vomissais. Je ne pouvais m'habituer à cette nourriture rustique digne de rustres mal dégrossis.

L'amour qu'Isée et Martin me témoignèrent à cette période me toucha profondément. Je me rendais compte avec confusion que jamais je ne m'étais sentie aimée. J'avais grandi en enfant solitaire parmi un monde d'adultes qui ne m'aimait pas moi en tant que personne. Il aimait juste l'idée d'avoir une jolie petite fille à exhiber. Je me laissais dorloter, j'y prenais même goût. Je laissais Isée me monter des tisanes que je vidais par la fenêtre dès qu'elle sortait de ma chambre. J'aimais juste la douce intention qu'elle avait de me procurer du bien en me préparant ainsi des décoctions confectionnées avec les plantes que Philippe cultivait dans son jardin. J'aimais quand elle tapotait mon oreiller, qu'elle remontait ma couette. J'adorais qu'elle me fasse couler un bain aux huiles essentielles. J'avais troqué la dépendance aux drogues pour la dépendance à Isée.

J'aurais pu rejeter Martin et son amour tant j'aurais pu me contenter de celui d'Isée. Mais Martin commençait à me plaire avant ma rencontre avec Isée. Je l'ai senti un peu perdu par cette attirance que j'exerçais sur lui. Je restais un mystère pour lui et il ne parvenait pas à comprendre pourquoi je lui plaisais. Je sentais bien qu'il avait lutté contre cet attrait et qu'il n'était revenu que vaincu par un désir trop violent. Tout cela me paraissait terriblement sexuel et pourtant, il ne s'était rien passé entre nous. Tout cela me dépassait un peu et mon refuge chez Philippe me permettait de repousser les échéances où Martin réclamerait plus. Il venait souvent l'après-midi, le mauvais temps l'empêchant de travailler. Il pouvait rester de longs moments près de moi sans dire trois phrases et parfois il devisait comme une fillette excitée. Notre relation, malgré les tensions sexuelles perceptibles à des centaines de mètres à la ronde, était d'une chasteté digne d'un roman du 19<sup>ème</sup>. Je ne parlais guère, préférant l'écouter ou juste sentir sa présence. Parfois je me demandais quel attrait il pouvait bien trouver en ma compagnie. Nous ne parlions pas d'Eléonore. Je savais qu'ils s'étaient séparés comme ils s'étaient rencontrés, sans vague et sans heurt.

Philippe resta invisible les premiers jours que je passai ici. De mon côté, je n'osai le rencontrer. Nos premières rencontres ne s'étaient pas effectuées sous les meilleurs auspices et je crois aussi qu'il m'impressionnait un peu. Il fallut qu'il monte là-haut me voir pour que je commence à l'apprécier enfin. Je pris l'habitude de l'observer une heure

ou deux par jour dans son atelier pendant qu'il sculptait. Sa concentration faisait mon admiration, mais le plaisir qu'il prenait à créer bien plus encore.

Je ne prenais pas au sérieux les théories de Philippe sur le futur tsunami. J'avais une confiance infailible en la science et je savais que si une telle catastrophe devait arriver, nous serions prévenus à temps. Les catastrophes de ce genre, c'est pour les pauvres. Ça n'arrive jamais aux riches. Ce que je prenais pour les délires de Philippe et d'Isée ne me gênait pas. Nous avons tous nos psychoses et j'en savais quelque chose. Martin commençait à prendre tout cela au sérieux lui aussi. Du coup, pour la première fois, j'avais l'impression que c'était moi l'adulte responsable qui ne croyait à aucune baliverne. J'avais toujours été la folle partout où je me trouvais et soudain je trouvais plus dérangé que moi. Cette clairvoyance de l'esprit me donnait soudain une assurance toute nouvelle.

Ce mauvais temps ne me gênait pas. Il n'était qu'un prétexte supplémentaire pour rester enfermée chez Isée et Philippe, pour ne pas avoir à sortir, pour me laisser aller au moelleux du lit. La pluie qui s'abattait tout autour de la maison était comme un mur qui me protégeait du monde extérieur.

Eléonore

Je restais plusieurs jours enfermée dans ma maison aux vitraux de soleil. Je ne répondais plus quand on frappait à ma porte, je ne décrochais plus quand le téléphone sonnait. J'attendais la catastrophe, résignée. J'aurais pu décider de partir un peu, de profiter de la vie jusqu'à l'extrême. Après tout, il me suffisait de prendre le premier avion pour tenter d'oublier tout ça et échapper à la vague meurtrière. J'avais conscience qu'il était encore temps de fuir mais je n'en avais pas envie, n'excluant pourtant pas de prendre un avion à la dernière minute. Je ne créais pas beaucoup de meubles pendant cette période. Je continuais à peindre, je m'étais fait livrer toiles et peintures et je peignais toute la journée, enfin plutôt la nuit. J'avais inversé le rythme naturel, dormant le jour, peignant la nuit. J'avais commencé par peindre des paysages ensoleillés, des toiles détestables de mer d'huile et de ciel azur. J'avais même peint des prés printaniers aux fleurs colorées. Toutes ces croûtes n'auraient pas dépareillées dans le salon, au dessus de la cheminée de ma grand-mère. Puis petit à petit, je laissais mes mains me guider : les couleurs franches et tranchées se mêlaient dans des dessins abstraits qui me ressemblaient plus. J'arrivais enfin à mettre sur la toile le flou qui régnait dans ma tête. J'avais du maigrir considérablement, je ne m'alimentais guère, n'en prenant pas le temps. Je vivais plusieurs semaines ainsi.

Un matin, je sentis à travers la fenêtre un rayon du soleil se poser sur mon épaule dénudé. La luminosité qui transperçait mes carreaux était plus vivace. Prise d'une exaltation soudaine, je montais m'habiller à tout hâte. J'avais envie d'aller voir la mer. Quand je redescendis et que j'ouvris la porte, le soleil avait de nouveau disparu et la pluie recommençait à tomber en fines gouttelettes. Je suis restée un long moment incrédule, ne parvenant à croire que la nature ait pu me jouer ce sale tour. Je sortis quand même et pris la voiture jusqu'à la plage. La pluie se mit à tomber de plus en plus fort et c'était une cascade d'eau qui se déversait quand j'arrivais à la plage. Je sortis malgré tout de ma voiture et sans réfléchir, je courrai jusqu'à la villa où j'avais vécu autrefois avec le musicien italien. Je montais dans la chambre où j'avais passé une dernière nuit avec Martin, les rideaux étaient tirés et je ne voyais rien de l'extérieur. Le bruit des vagues couvrait celui de la pluie. Je me glissai sous les draps humides et décidai de ne plus bouger de là. La nuit finit par tomber et un autre jour fit mine de se lever. Je ne bougeai toujours pas. Je somnolai par vagues, me réveillais grelottant de froid et de faim. Au début de ce que je pensais être une nouvelle soirée, j'entendis qu'on m'appelait au milieu d'un rêve. Je me réveillais et j'entendais toujours mon nom. Je reconnaissais une voix d'homme qui me semblait familière. Puis Philippe entra dans la pièce.

- Eléonore ?

Je ne répondais pas. Je me levais.

- Emmène-moi.

Philippe me prit par la main. C'est en silence que nous fîmes le chemin jusque chez lui. Arrivée devant sa maison, je lui demandai :

- Comment as-tu su que j'étais ici ?
- Le marchand de glaces. C'est lui qui me l'a dit.
- Mais comment a-t-il su que tu me connaissais ?

Philippe s'arrête un moment devant la porte de la maison.

- Tu as raison. C'est étrange en effet. Mais ce n'est pas la seule chose étrange avec lui.

Nous sommes rentrés dans la maison. Isée si elle a été surprise de me voir ici, n'en a rien fait remarqué.

- Eléonore va rester quelques jours ici.

Je retrouvai avec un certain soulagement cette maison où j'avais vécu autrefois et où j'avais été heureuse.

Les quelques jours qui suivirent, j'eus un peu l'impression de vivre sur une arche. C'est comme si nous étions tous réfugiés ici pour assurer la survie de l'espèce. Martin restait parfois dormir. Je sais qu'il ne se passait rien de charnel entre lui et Petra. Martin me l'avait dit. A leur opposé, Philippe et moi ressentions le besoin de faire l'amour avec frénésie. C'était quelque chose d'animal, incontrôlable et irraisonné. Nous nous étions retrouvés assez naturellement sans trop nous poser de questions. L'évidence s'était imposé, c'était lui et moi, comme avant.

Nous nous croisions tous dans la maison, suffisamment spacieuse pour une famille nombreuse. C'était parfois joyeux, mais le plus souvent grave et silencieux.

Que dire de mes rapports avec les autres ? Avec Philippe, la relation était redevenue identique à ce qu'elle avait pu être aux meilleurs moments de notre vie commune. Je recommençais à travailler à ses côtés dans l'atelier, à la seule différence que je ne faisais plus que de la peinture. Je ne lui reprochais plus comme autrefois son pessimisme, j'avais compris que Philippe n'était pas pessimiste mais juste clairvoyant.

Avec Isée, je trouvais une amie. Je l'avais déjà beaucoup aimée même si je ne l'avais que peu vu lorsque j'étais avec Philippe. Sa douceur et sa grande intelligence m'apaisait. Elle vivait tous les événements qui survenaient avec une sérénité prodigieuse. Elle, qui avait été terrorisée quelques semaines auparavant avait jeté toutes ses peurs aux oubliettes. Elle régnait ici comme le sage de la maison. Nous aimions tous les quatre Isée.

Avec Petra, ce fut plus difficile. Nous avons des antécédents un peu particuliers et pour bien faire après avoir été l'amie de mon frère, elle était celle de Martin. Je savais que Petra avait des précédents psychiatriques importants et pour avoir diné chez elle peu de temps auparavant, je savais que tout cela n'était pas terminé. Je me rappelais ce qu'elle avait fait subir à François mon frère et j'avais un peu peur pour Martin. Je m'inquiétais pour Isée aussi. Je trouvais l'attachement de Petra à Isée exagéré, elle manifestait parfois de la jalousie quand Isée la négligeait au profit de Philippe ou moi. Petra ne semblait pouvoir aimer les gens que de manière exclusive et cela m'effrayait. Cela ne m'empêchait pas de l'aimer à ma manière. Je trouvais Petra attachante, je la regardai comme une grande sœur un peu déséquilibrée et qui aurait besoin d'être protégée. Je savais être celle qu'elle aurait voulu me voir hors de cette maison. Ma présence la gênait, de par mon histoire avec Martin, de par ma complicité avec Isée et de ma connaissance de son passé parfois obscur.

Avec Martin, ce fut d'abord un peu difficile. Même si nous nous étions quittés sans ombrage, une légère gêne persistait les premières fois où nous nous retrouvions face à face. Elle se dissipa rapidement. Notre amour n'avait jamais été suffisamment fort pour qu'on puisse être jaloux de la relation que chacun établissait avec un autre. J'acceptais même si je comprenais difficilement sa relation avec Petra comme il semblait trouver logique de me voir avec Philippe. Une solide amitié nous liait à présent et Martin n'hésitait pas à se confier à moi, souvent quand Petra dormait. Il craignait sans doute qu'elle prenne ombrage de nos longues conversations. J'aurais préféré qu'il ne lui cache pas mais je devinais le tempérament de Petra. Martin a le besoin irrésistible d'être amoureux. Ses engouements pour une femme peuvent cesser aussi vite qu'ils ont commencé. Il n'est même pas certain d'être amoureux, il a envie de le croire. Je crois que je m'en étais aperçu lorsque nous étions ensemble mais ça ne me gênait pas. Je ne

souhaitais une histoire qui s'éternise et je savais que la fin de celle-ci arriverait plutôt rapidement.

Le premier tour des élections présidentielles approchait. C'était pour ce dimanche. Les considérations politiques fleurissaient. Philippe et moi ne nous faisons guère d'illusion quant à l'issue de ce scrutin. Il nous semblait perdu d'avance. Martin ne jurait que par José Bové qui me laissait dans une douce indifférence. Petra ne se souciait pas le moins du monde de la politique, ne comprenant pas notre haine commune de Sarkozy. Philippe prenait tout ça très à cœur. Si Sarkozy était élu malgré les mises en garde répétées contre lui, cela voudrait dire que les gens n'écoutaient pas et refusaient de voir le danger. Il ne pouvait s'empêcher d'associer ça au raz de marée qui approchait. Nous tentions d'alerter le monde de ces deux dangers, en vain...

Ce matin du 22 avril, nous allâmes tous voter consciencieusement, exceptée Isée qui aurait du voter avec les expatriés du Venezuela. La pluie n'avait cessé de tomber un seul instant depuis que j'étais arrivée dans cette maison. Les médias relayaient l'info de ce printemps épouvantable mais derrière les élections. Il y avait pourtant des coulées de boue et des inondations, mais selon la formule usitée, on ne déplorait aucune victime pour le moment. Etait-ce ce qu'ils attendaient, la catastrophe humanitaire pour réagir. Attendions-nous de voir les cadavres flotter ? Je ne savais quoi penser de tout ça.

Le soir nous avons attendu fébrilement devant la télévision les résultats officiels. A 17h30, nous avons déjà été voir sur internet, les premières estimations. Sarkozy était très nettement en tête comme nous le craignions. Quand le verdict officiel est tombé, nous nous étions déjà résignés, enfin nous tous sauf Petra, et nous nous tenions prêts pour le second tour, résolus à nous battre jusqu'au bout contre les catastrophes annoncées, tout au moins pour limiter la casse.

Le temps fut relativement clément cette journée là. Si on ne vit pas beaucoup le soleil, pour la première fois depuis longtemps, il ne tomba pas de pluie. Mais à vingt heures, heure de proclamation officielle des résultats, un orage terrible éclata. C'était comme un avertissement envoyé par les cieux, une dernière mise en garde avant de commettre l'irréparable. A vingt heures cinq, nous eûmes une coupure d'électricité. Pas le temps d'écouter les candidats et leurs fidèles discourir. Nous ne verrions que plus tard les manifestations de joie ou de tristesse, en rediffusion. Le feu dans la salle commune éclairait suffisamment nos visages, nous ajoutâmes quelques bougies. J'observais la lumière qui dansait sur les visages attristés ou indifférents de mes compagnons. La détresse régnait au fond des yeux de Philippe. Il était silencieux, méditant nos défaites successives. Je me rapprochai de lui, passai ma main sur sa nuque, la laissai descendre sur une épaule. Il se rapprocha imperceptiblement de moi, nos corps se recherchaient. Il me regarda et m'offrit un triste sourire. Le tonnerre roulait, les éclairs illuminaient soudain la pièce, suivis presque aussitôt d'un hurlement gigantesque du ciel. Petra sursautait à chaque nouveau coup. Elle paraissait effrayée. Martin lui tenait la main. Cela ne semblait pas la calmer. Elle suivait des yeux Isée qui se déplaçait d'un point à l'autre pour nous préparer le repas. Isée était la seule à ne pas rester paralysée par l'orage. Elle vaquait au quotidien pendant que nous ne l'aidions pas, incapables de réagir. Martin semblait plus attentif à Petra qu'à la tempête. C'est quand Isée remonta avec une bûche bientôt aussi lourde qu'elle que Philippe réagit.

- Excuse-moi maman, assieds-toi. Je m'occupe du reste maintenant.

Je me levai en même temps que Philippe pendant qu'Isée soufflait un peu. Nous achevâmes le repas et nous mîmes la table. Petra se leva du canapé où elle était assise pour rejoindre Isée sur l'autre en face. Je notais avec tristesse le regard malheureux de Martin. Il se sentait impuissant face mal-être de Petra. Le repas fut silencieux et tendu. L'électricité venue de l'extérieur hantait nos corps hérissés. Martin monta se coucher le premier, seul. Petra incapable de se détacher d'Isée, ne lui adressa qu'un regard furtif et

indifférent. J'avais envie de monter le voir pour le soulager mais Philippe nécessitait aussi ma présence. Isée fut la seconde à manifester sa fatigue. Philippe et moi venions de terminer de tout ranger. On avait même fait chauffer l'eau pour faire la vaisselle. Isée nous embrassa tous les trois et monta se coucher à son tour. Petra n'attendit pas cinq minutes pour monter. Notre présence ne l'intéressait pas, l'indisposait sans doute. Philippe proposa de faire un feu dans l'atelier. Il n'avait pas envie de se coucher. Je terminais ici en passant un coup de balai, puis je le rejoignais. Le crépitement et la lueur du feu étaient étouffés par les grondements et les éclairs de l'orage qui n'avait toujours pas cessé et qui s'était même encore amplifié. Mes toiles et les sculptures de Philippe prenaient une dimension fantasmagorique dans cette atmosphère violente et douce à la fois. Philippe contemplait la statuette de Mafalda. Les éclairs éclairaient le visage de la statuette qui semblait en colère. Je me blottis contre Philippe, il me prit dans ses bras. Nous fîmes l'amour avec ferveur et passion sous les yeux redevenus bienveillants de Mafalda et avec la bénédiction du ciel redevenu subitement calme.

Je me réveillai à l'aube. Nous nous étions endormis sur le canapé de l'atelier après avoir trainé nos corps emmêlés dans tout l'atelier. Philippe dormait profondément. J'avais envie de dessiner. Je pris le carnet de croquis que j'avais laissé sur une table, je ranimai le feu mourant et je me réinstallais au côté de Philippe pour dessiner. Je laissais ma main dessiner de façon automatique sans vraiment en avoir conscience. Philippe commençait à s'agiter un peu. Il se réveilla doucement. Tandis que je lui souriais, il prit mon carnet des mains pour observer ce que je dessinais. Il l'approcha plus près de ses yeux comme pour mieux observer un détail.

- Tu dessines des bébés ?

Je repris mon carnet de croquis pour examiner mes propres dessins. En effet à deux reprises j'avais dessiné un bébé par deux fois, le même, sans même m'en rendre compte. Ils étaient très beaux.

- Ben oui, visiblement.
- Tu veux dire que tu ne t'en étais pas aperçue.
- Ben non, c'est venu comme ça.

Philippe observa encore une fois mes dessins puis me regarda.

- T'es pas enceinte ?
- Tu crois que je dessine des bébés parce que je suis enceinte ?
- Pourquoi pas. Ton corps aurait annoncé à ton cerveau que tu étais enceinte et celui te l'annonce par le biais de ce dessin.

J'éclatai de rire.

- T'es pas sérieux Philippe ?
- Si. Je me sens père ce matin. Tu prends toujours la pilule.

Je songeai soudain qu'effectivement j'avais du oublier de la prendre à plusieurs reprises ces derniers jours et notamment hier soir.

- Euh presque.

Ce fut au tour de Philippe d'éclater de rire.

- Tu crois vraiment que je suis enceinte ?
- Je crois qu'on a pu faire un enfant hier soir.
- Merde alors !
- Ça ne te plairait pas ?

J'hésitai un moment.

- Je ne sais pas. Je n'y ai pas trop pensé encore.
- Et toi ?
- Si c'est une fille, on l'appelle Philomène.
- Tu crois qu'on peut le savoir maintenant ?
- A mon avis, il nous faudra un peu de patience. C'est trop tôt.